Laetitia Levantis, *Venise, un spectacle d'eau et de pierres. Architecture et paysage dans les récits de voyageurs français (1756-1850)*

Xavier Tabet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/339>

DOI : 10.4000/transalpina.339

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 217-219

ISBN : 978-2-84133-900-6

ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Xavier Tabet, « Laetitia Levantis, *Venise, un spectacle d'eau et de pierres. Architecture et paysage dans les récits de voyageurs français (1756-1850)* », *Transalpina* [En ligne], 21 | 2018, mis en ligne le 19 décembre 2019, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/339> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.339>

NOTES CRITIQUES

Laetitia Levantis, *Venise, un spectacle d'eau et de pierres. Architecture et paysage dans les récits de voyageurs français (1756-1850)*, Grenoble, ELLUG, 2016, 291 p.

Le beau livre de Laetitia Levantis, *Venise, un spectacle d'eau et de pierres. Architecture et paysage dans les récits de voyageurs français (1756-1850)* se situe dans une perspective à mi-chemin entre histoire sociale et histoire des mentalités. Dans cet ouvrage influencé par les travaux d'Alain Corbin, l'auteure pratique une histoire du goût, mais également une histoire du regard. La chose si passionnément regardée – mais aussi écrite, « mise en textes » si l'on peut dire – c'est ici Venise : la « ville signe » par excellence, une ville qui reste toujours à déchiffrer, en dépit de tout ce qui a déjà été dit sur elle. Par un travail relevant d'une forme d'archéologie du regard, Laetitia Levantis étudie la façon dont la ville fut perçue, vue, mais aussi jugée par les voyageurs français entre les XVIII^e et XIX^e siècles. Elle tente de reconstruire les éléments caractéristiques d'une sorte de phénoménologie de l'« aperception », et de rendre compte de ce qu'elle appelle la « formation des images », celles que se font les voyageurs dans leur appréhension de l'espace urbain.

Certes, un certain nombre d'études a été consacré, du début du vingtième siècle jusqu'à nos jours, au thème du voyage à Venise. En même temps, comme le soutient de façon plutôt convaincante Laetitia Levantis, ces études ne sont en définitive pas si nombreuses. La particularité de l'optique choisie consiste à centrer l'analyse autour de la question du regard posé sur l'architecture, les « pierres de Venise » (dans la seconde partie intitulée « L'architecture vénitienne et son langage stylistique dans les pages des voyageurs français »), ainsi qu'autour de la question de l'élément aquatique (dans la troisième partie intitulée « L'omniprésence de l'élément aquatique : de l'appréhension commune à l'intérêt scientifique »). Pour ce faire, l'auteure analyse un riche corpus de récits et de correspondances rédigés par des hommes et des femmes de lettres, ou par de simples particuliers (célèbres ou parfaitement inconnus, aristocrates ou roturiers), mais aussi

par des architectes, des hommes de science et des naturalistes. D'autre part, elle s'interroge (dans la première partie intitulée « Le voyageur face à l'urbanisme et à l'environnement vénitiens ») sur les fondements mêmes du « goût de Venise », sur les façons de voir la ville qui sont influencées par les modes, les codes, les sensibilités et les débats culturels et politiques des différentes époques. Le corpus inclut donc également les guides de tourisme, ainsi qu'un ensemble d'« intertextes » qui ont transformé Venise en une « ville texte », « ville palimpseste ». L'auteure travaille, en somme, sur tout ce qui a fait de Venise un lieu commun, au sens propre : le lieu du déjà-vu, dont la représentation ne saurait être détachée de toute une « acculturation préalable », selon l'expression de l'auteure, qui conditionne nécessairement le regard.

Tout en se situant dans une perspective historique, l'ouvrage est très intéressant aussi du point de vue de l'histoire du fait littéraire. Il contient des réflexions très fines sur les genres littéraires (romans, poèmes, correspondances, mais également récits de voyage ou carnets intimes). On y trouve des analyses souvent éclairantes sur leurs différences, leurs spécificités, et parfois même la hiérarchie de ces textes, qui ne relèvent pas tous de la littérature à proprement parler. L'auteure souligne, entre autres, la façon dont, au XIX^e siècle – qui fut par excellence le siècle d'une « religion de la littérature » – le récit devient la condition du voyage au lieu d'en être comme auparavant le résultat. C'est alors que la figure du voyageur se confond avec celle de l'écrivain. Elle analyse également ce qu'elle appelle la « bibliothèque du voyageur », à savoir la manière dont sont construits, fabriqués, les récits de voyage. Ainsi, à propos des guides de voyages, les différences entre XVIII^e et XIX^e siècle – en dépit des continuités, filiations et emprunts – sont fort bien mises en évidence. On perçoit parfaitement la façon dont les compilations encyclopédiques de la seconde moitié du XVIII^e siècle (celles de Lalande ou de Richard) cèdent peu à peu le pas à de simples outils de repérage, contenant des informations précises (comme les célèbres *Quadri* ou *Baedeker*). En outre, ces évolutions sont judicieusement mises en parallèle avec la question de la nature même des récits de voyage, lorsque l'on passe des « récits guides » du XVIII^e siècle à des récits qui, au XIX^e siècle, peuvent difficilement se ramener à un moule commun, à une époque où désormais le voyageur construit et organise son propre parcours, en dehors des circuits imposés par les guides, c'est-à-dire en fonction de son propre « génie ». L'auteure montre bien, à cet égard, que la « déambulation » à travers la ville échappe alors à l'ordre qui était celui du XVIII^e siècle. Cet ordre était conforme à une certaine vision mythique de l'harmonie de la ville, comme par exemple chez Sansovino qui, au XVI^e siècle, voyait Venise non pas comme un labyrinthe mais

comme un ensemble ordonné de *sestieri*. Quant aux récits de voyage à proprement parler, elle souligne le fait que la découverte de Venise n'est plus seulement élaborée à partir d'une logique topographique, comme c'était le cas au Siècle des lumières, mais qu'elle s'organise au XIX^e siècle dans un parcours chargé de « souvenirs historiques ».

Par-delà sa dimension indéniablement littéraire, *Venise, un spectacle d'eau et de pierres* est néanmoins d'abord un travail d'historien. Laetitia Levantis s'attache toujours à montrer les conditionnements historiques des visions de Venise qui se succèdent au cours de la période prise en considération. On ne saurait, dans le cadre de ce compte rendu, pointer toutes les transformations du regard qu'elle met à jour à travers son tenace travail d'« arpenteur » du vaste corpus identifié. Elle réussit à rendre compte des continuités, mais aussi des ruptures importantes entre une époque, le XVIII^e siècle, au cours de laquelle Venise existait bel et bien en tant qu'État, et une époque, le XIX^e siècle, où la ville représente l'archétype du lieu soustrait à l'histoire, déchu de sa gloire passée, et donc aussi en mesure d'incarner une bonne part des mythologies romantiques. Le grand mérite de cet ouvrage est de réussir à rendre compte de ces modifications de la perception de la ville dans des domaines aussi différents que la littérature, les arts, l'architecture. Mais aussi la médecine, lorsque Venise devient, au XIX^e siècle, une cité balnéaire dont on vante alors les mérites thérapeutiques. Sur ces différents versants, l'auteure fait preuve d'une indéniable connaissance des bibliographies et débats critiques, actuels et passés, mais aussi d'esprit de synthèse dans l'exposition. Quant à la bibliographie qui se trouve à la fin du volume, elle représente à elle seule un instrument de travail précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la question du mythe de Venise.

Fruit d'un travail de thèse très documenté, l'ouvrage, qui a obtenu le prix de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille, se distingue en même temps par l'élégance et la précision de la langue. Il témoigne d'un goût de Venise qui est aussi un goût pour le style. Laetitia Levantis parvient à nous offrir un ouvrage dont la lecture reste, en permanence, agréable et fluide, sans que l'érudition ne représente jamais un obstacle au plaisir du texte. Ce plaisir est celui d'un voyage à Venise, une ville dans laquelle les simples allées et venues, comme l'écrivait si joliment Marcel Proust, ont tout à la fois le charme « d'une visite dans un musée et d'une excursion en mer ».

Xavier TABET